

Jules Verne

TROP DE FLEURS !

1891

bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com

Table des matières

TROP DE FLEURS ! 3
Ce livre numérique 21

TROP DE FLEURS !

MESDAMES, MESSIEURS, voilà bientôt deux mois, il m'est arrivé une de ces aventures qui comptent dans la vie d'un homme. J'ai eu à la fois le bonheur et le malheur de me trouver face à face avec M. Decaix-Matifas, adjoint au maire d'Amiens.

S'il n'était qu'adjoint, on serait toujours heureux de rencontrer M. Decaix-Matifas. Mais le malheur, c'est qu'il est en même temps président de la Société d'horticulture de Picardie. Or, ce jour-là, paraît-il, tout entier à ces fonctions qu'il remplit avec tant de zèle pour le plus grand profit de cette Société, il crut devoir me dire à brûle-pourpoint :

— Mon cher Monsieur, nous aurons une assemblée générale publique le 22 février prochain, et je serai enchanté si vous vouliez nous gratifier d'une lecture…

— Une lecture ? m'écriai-je en faisant un pas en arrière.

— Oui…

— Une lecture sur les fleurs… Les arbustes… Les jardins ? ajoutai-je en reculant de deux autres pas.

— Précisément.

— Mais je n'y entends rien, mon cher Monsieur ! répondis-je. Je ne sais même pas distinguer le géranium de la bourrache, ni le convolvulus du rhododendron !

— Ce n'est point une raison, reprit M. Decaix-Matifas d'un ton un peu narquois. Il n'est pas nécessaire que vous parliez en professeur de botanique. En amateur seulement…

— Amateur… Je ne l'ai jamais été et serais incapable de l'être !

— D'ailleurs, Monsieur le préfet présidera la séance, fit observer M. Decaix-Matifas, comme pour me tenter davantage.

— Monsieur le préfet ?

— Et il y aura des dames !

Des dames ! Des dames avec des manches épaulées jusqu'aux oreilles !

Et de ce dernier coup je fus assommé littéralement.

Alphonse Karr a dit dans une de ses amusantes lettres, datées de son jardin : « J'aime beaucoup voir les roses, mais je n'aime pas à en parler ! » S'il eut étendu cette opinion à toutes les productions du règne végétal, le spirituel écrivain n'aurait jamais rien proclamé de plus juste.

Parler de fleurs, quand de les regarder devrait suffire, à quoi bon ? Et, pourtant, Alphonse Karr aurait pu en discourir savamment, car c'était un sujet qu'il connaissait à fond. Mais moi, ignorant, *ignorantin, ignorantissime !* Ah ! M. Decaix-Matifas, que vous avais-je fait ?

*

Pendant plusieurs jours, j'essayai vainement de me remettre. La pensée qu'il y aurait des dames à cette séance publique n'était pas pour me rassurer, bien au contraire. J'étais fermement résolu à ne pas les comparer aux fleurs naturelles, ce qui est trop usé, ni aux fleurs artificielles, ce qu'elles ne m'eussent jamais pardonné, à ne point transformer enfin cette salle de la mairie en un parterre émaillé de nos plus élégantes Amiénoises.

Que dire alors ? De quoi parler pendant les trente minutes ordinairement réservées pour cette causerie ? Si ce temps est court à ceux qui savent, il n'est que trop long à ceux qui ne savent pas !

J'ai l'habitude de me promener chaque jour avec mon vieil ami Édouard Gand. Nous causons des quelques romans qui mijotent dans mon cerveau. J'étais précisément lancé dans un voyage extraordinaire à travers l'Asie centrale[1], avec grande complication d'aventures. Aussi, lorsque je me retrouvai avec lui, Gand vit-il clairement que j'étais préoccupé. J'avais bien pensé à lui demander conseil. Mais, en fait de botanique, il est de ma force. Il n'a guère étudié que ces fleurs si merveilleusement tissées par les mécaniques Jacquard, ou les étoiles, ces fleurs du firmament qui s'épanouissent après le coucher du soleil ! Décidément, ce n'était pas le conseiller qu'il me fallait.

Il est vrai, j'avais bien un professeur d'agriculture… Oui ! D'agriculture ! Je l'aperçois même au milieu de cette assemblée, sa tête blanche avec tous ses cheveux, sa figure

---

[1] *Claudius Bombarnac*, 1892.

aimable, son regard vif, sa physionomie de brave et excellent homme : c'est M. Auguste Dewailly. Que de fois sa large voiture nous emmène tous les deux sur la route de Saint-Fuscien jusqu'à sa ferme ! Voilà un curieux assemblage de bois, de pierres, de briques, avec ses hangars, ses étables, son pigeonnier. Puis, au-delà, quelle vue ! Les champs immenses, la flèche de la cathédrale, coupée par la ligne des toits ; d'un côté, l'asile de Dury et l'École normale des institutrices ; de l'autre, la vallée boisée de Longueau ; à l'horizon, les massifs d'Allonville et les ruines du château de Boves. Assis tous les deux à l'abri d'une meule, nous regardons et nous causons. M. Dewailly m'initie aux mystères de la culture. J'en suis arrivé à reconnaître, non sans effort, l'orge de la pamelle, la luzerne du sainfoin, et je me crois très ferré sur la sanve, cette moutarde sauvage, qui revêt la campagne d'une si belle couleur jaune d'or. Oui ! Très ferré, mais à la condition que mon maître soit là, car, à peine a-t-il le dos tourné, me voilà confondant le blé avec l'avoine, et le trèfle avec la minette ! Et, pendant ce temps, mon chien gambade à travers les bucailles, et vous pouvez être certain qu'il en sait plus que moi sur les produits de la terre.

Que voulez-vous, Mesdames et Messieurs, je n'ai pas la vocation. Quand je remonte l'échelle de mes ancêtres, j'y vois des militaires, des magistrats, des marins, des avocats, mais pas un horticulteur, pas même un amateur de jardins. Ce n'est pas eux que l'ours de La Fontaine aurait pu écraser de son pavé insecticide[2] ! Si, pourtant ! Peut-être ai-je eu un parent dans la famille de ma femme, mon beau-père, M. de Viane, qui s'occupait de culture. Il avait un jardin, grand

---

[2] *Fables,* livre VIII : *L'Ours et l'Amateur de jardins.*

comme ça, sur les hauteurs du faubourg de Beauvais. C'est là qu'il allait suer sang et eau, pour récolter plus de pierres que de fruits, et plus d'orties que de légumes. Il avait d'ailleurs une si singulière façon de hâter la pousse de ses plantes : impatient, comme un ancien capitaine de cuirassiers qu'il était, chaque matin il les tirait par leurs tiges, afin de les faire lever plus vite, et, généralement, elles mourraient des suites de ce tirage intensif.

Vous conviendrez qu'un tel atavisme – par alliance – était insuffisant pour me rendre amoureux de la déesse Flore !

*

Mais enfin, il y avait lieu de s'exécuter, puisque je n'avais su répondre par un refus motivé aux propositions de M. Decaix-Matifas. J'eus alors la pensée de recourir aux *Bulletins de la Société d'horticulture*. Je me dis : « Nombre de lectures ont été faites… Pourquoi ne pas reprendre l'une des meilleures, peut-être oubliée déjà ? Il sera facile de me l'approprier, en la démarquant avec autant de déloyauté que d'intelligence ! »

Oui ! Dans mon désarroi, j'en étais-là !

Or, voici qu'en relisant les allocutions réglementaires et, plus particulièrement, celles des présidents d'assemblées générales, je n'y trouve guère, en fait de fleurs, que des fleurs de rhétorique. Et même, les personnages de rang élevé qui les prononcent ont bien l'air de n'en pas savoir plus long que moi sur les finesses du jardinage. Je dois avouer qu'aujourd'hui Monsieur le préfet n'a pas cru devoir em-

ployer cette précaution oratoire. Mais, à la séance du 24 février 1889, son prédécesseur, M. Ligier, débute par dire qu'il est un profane en horticulture ; il excipe de son ignorance horticole, et ne regrette pas trop son incompétence, qui laissera aux orateurs spéciaux le soin de prononcer des discours.

« Très bien, me dis-je, mais si un préfet qui doit tout savoir de par ses fonctions, et qui, en réalité, sait tout, se déclare incompétent sur la flore, j'ai bien le droit, moi, simple passant sans auréole officielle, de me déclarer tel après lui ! »

Et antérieurement, dans la séance du 26 février 1888, M. Frédéric Petit[3] ne s'est-il pas exprimé en ces termes :

— Mesdames et Messieurs, vous devez à l'insistance de votre président, ordinairement mieux inspiré, la mauvaise fortune de voir aujourd'hui ce fauteuil occupé par un homme aussi étranger qu'on peut l'être aux choses de l'horticulture…

Pas autant que moi, Monsieur le maire, pas autant que moi !

En tout cas, si étrangers qu'ils y soient, un préfet et un maire ont une situation très supérieure à la mienne. Elle leur permet d'affronter sans crainte cette redoutable assistance, puisqu'ils se présentent, l'un avec une allocation départementale, l'autre avec une subvention municipale. Cela prévient en leur faveur et rachète leur incompétence.

---

[3] Sénateur-Maire d'Amiens, radical-socialiste.

Ils arrivent ici les poches pleines, tandis que les miennes sont vides – vides comme mon pauvre cerveau, quand il s'agit de parler de choses auxquelles je n'entends rien.

Et puis, en feuilletant ces bulletins, je vois que les sujets les plus intéressants ont été déjà traités par des spécialistes vivement applaudis, tels « Les Fleurs dans l'intimité » – quel charmant titre ! – par M. Dybowski, « Les Plantes carnivores » – quelle étude alléchante ! – par M. Bertrand ! Et cette causerie si spirituelle sur les crucifères, de M. de Franciosi !

Non ! Il ne me restait rien ! Je ne savais que faire ! Je n'osais même plus venir à la mairie, dans la salle des adjoints, à moins que quelque commission ne m'y attirât. Et alors, je me dissimulais dans les coins, je baissais les yeux devant le regard pénétrant de M. Decaix-Matifas, j'essayais de fuir cet homme intraitable ; mais il savait bien me rejoindre.

— Vous ne m'oubliez pas ? me disait-il.

— Oh ! Je n'ai garde !

— Nous comptons sur vous !

C'est moi qui ne comptais pas sur moi !

Et, un jour, il arriva que Monsieur le maire me dit amicalement :

— Il paraît que vous faites une lecture à la séance du 22 février ?

— Il paraît, Monsieur le maire.

— Je n'en doute pas, ce sera très intéressant ! ajouta-t-il avec une bienveillance qui me parut un peu ironique.

Et je crois volontiers que Monsieur le maire n'était pas fâché de voir un plus ignorant que lui acculé dans cette impasse d'une allocution botanographique.

*

Pour comble de malheur, Mesdames et Messieurs, nous étions au cours de l'hiver. Et quel hiver ! Il gelait depuis la Sainte-Catherine. Soixante centimètres de glace dans le sol. Toutes les plantes perdues jusqu'aux racines. Plus une seule tige hors de terre.

Alors cette pensée me vint : « Après une telle période de froids excessifs, il est bien évident que le printemps ne verra pousser ni feuilles ni fleurs ! Dès lors, à quoi bon une Société d'horticulture et une assemblée générale comme celle-ci ? Quand même le gouvernement, qui est tout-puissant, décréterait que les plantes devront reparaître à la saison nouvelle sous peine d'être poursuivies conformément aux lois… de la nature, c'est la fin du règne végétal ! » Oui ! Mais en attendant, il ne faudrait pas moins discourir à la date du 22 février, et, puisque je ne pouvais étudier les fleurs *de visu*, je résolus de les étudier dans les livres.

Je me procurai donc un de ces bouquins formidables, et qu'est-ce que je lus au premier chapitre ? C'est que l'on compte actuellement deux cent cinquante mille genres de plantes, subdivisés en espèces et en variétés – deux cent cinquante mille, parmi lesquels je n'aurais qu'à choisir pour le sujet de cette causerie ! Choisir ! « Ah ! Décidément, trop de

fleurs, trop de fleurs ! » m'écriai-je, comme le devin Calchas d'une célèbre opérette[4], et peut-être avec plus de raison que lui.

Me voici donc relevant cette interminable nomenclature. Quel désenchantement ! Au lieu de ces noms aimables de roses, jasmins, anémones, bleuets, violettes, pensées, résédas, qui ont fourni aux poètes tant de rimes charmantes, que s'offre-t-il à mes yeux ? Des jumariées, des embryotèges, des vasiductes, des infundibuliformes, des quinqueloculaires, des sycones, des apicifixées, des fulcracés, des quadripartites, des antitropes, des penninerves, des spinescentes, des sarcocarpes, des décombantes, etc. ! Oh ! Ces fabricants de mots scientifiques où le grec et le latin s'accouplent si déplorablement ! Pour eux les *vergiss-mein-nicht* sont des scorpioïdes, et si l'une de vous, mesdemoiselles, s'appelle Marguerite, ils l'appelleront, dans leur vilain langage, mademoiselle Aster !

Et, mieux encore, en furetant ce bouquin de botanique, je constate que ces savants ne tiennent compte dans une plante ni de son parfum ni de sa couleur.

C'est par sa forme, la disposition de ses feuilles, le nombre de ses pétales, etc., que la fleur existe dans leur classification sauvage. Aussi, quand ils ont dit, rapporte malicieusement Alphonse Karr : « Le calice est monosépale, les anthères sont réniformes et uniloculaires, le pistil se compose de plusieurs carpelles souvent verticillés, les fruits forment une capsule pluriloculaire, les graines sont généralement sans endosperme avec les cotylédons foliacés », cette définition, paraît-il, s'applique aussi bien à la modeste gui-

---

[4] Jacques Offenbach, *La Belle Hélène*, opéra-bouffe.

mauve – entendez bien, Mesdames et Messieurs – qu'au gigantesque baobab des forêts du Nouveau Monde !

Devant ces révélations déconcertantes, je ne savais que devenir. Mes jours s'écoulaient dans les transes, mes nuits dans les cauchemars. Cette salle de la mairie m'apparaissait comme une salle des assises, où j'allais comparaître sur le banc des accusés, exposé aux railleries du prétoire.

Et quels juges pour me juger !

Un docteur Richer, l'un de nos maîtres en histoire naturelle, un professeur Raquet, si compétent des choses de la botanique, un Catelain fils, si parfait connaisseur ! Puis les membres de ces terribles comités d'arboriculture, de culture potagère, de floriculture, d'art, d'industrie et d'enseignement horticoles, MM. Laruelle, Rivière, Florin, Mille-Coulon, Maille, Régnier, Benoist-Galet, Roger, Tabourel, Lefebvre, Digeon ! On ne me ferait pas grâce ! J'étais condamné d'avance !

Je serais exécuté séance tenante, et, comme dans les cirques de Rome, les dames elles-mêmes tourneraient leur joli pouce finement ganté, pour approuver la mort du gladiateur… Malgré lui !

*

Mesdames et Messieurs, telle était donc mon existence depuis cette funeste rencontre avec M. Decaix-Matifas. J'errais par la ville comme une âme en peine. Mon ami Gand marchait près de moi, et, ainsi que dit Théramène des chevaux d'Hippolyte :

L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à [m]a triste pensée[5].

Nous suivions les boulevards, longeant les petits jardins, dont les arbres et les arbrisseaux n'avaient plus une feuille. J'avais de vagues visions de dryades et d'hamadryades, gelées au fond des taillis sous les morsures du climat picard.

Un jour, étant seul, j'arrive au-delà du boulevard Saint-Jacques, sur le bord de la Somme, où il ne me restait plus qu'à me jeter si je voulais échapper au désastre de cette lecture. Machinalement, je prends à gauche, au-delà d'un pont. Il y avait, en contrebas, des roues hydrauliques qui tournaient au courant des canaux, et je pensai que l'infortuné Ixion, roi des Lapithes, attaché sur la sienne dans les remous du Tartare, était peut-être moins à plaindre que moi ! Puis, je m'aventure sur un chemin, bordé de peupliers chauves. À droite, s'étend un vaste jardin, dont les carrés se dessinent à peine sous la couche uniforme des neiges. Une grille est ouverte, je la franchis et me hasarde à travers les allées de ce jardin. Mais que pousse-t-il donc dans ces carrés ? On dirait qu'on y a semé de la graine de baïonnettes ! Voilà, par milliers, des tiges qui sortent de terre avec une feuille unique à leur extrémité ! Je m'approche et quelle est ma surprise ? Le nom de ces singulières plantes est inscrit sur leur feuille. Est-ce donc la complaisante nature qui les a étiquetées ainsi pour venir en aide aux ignorants ? Hélas non ! Il n'y a là que des tiges métalliques, portant le nom de la racine enfouie dans le sol, et qui germera au printemps… Si elle germe ! Encore une désillusion !

---

[5] Jean Racine, *Phèdre*, acte V scène 6.

— Bonjour, Monsieur Verne ! C'est la première fois que j'ai le plaisir de vous voir au Jardin des Plantes !

Ces paroles ont été prononcées d'une voix bien timbrée, à quelques pas derrière moi.

Je me retourne… Un homme est là, un homme dans la force de l'âge, physionomie intelligente, œil franc, regard observateur, toute sa barbe qui est brune, tous ses cheveux qui ne grisonnent pas encore.

Je reconnais le directeur des plantations de la Ville, le jardinier en chef, M. Lamelle. Quand je dis jardinier, je me trompe, ce n'est pas un jardinier, ce n'est pas un homme, c'est un ange, l'ange de l'horticulture, avec des ailes en feuilles de bananier ! Oui ! Un ange que la Providence m'envoie. Il m'instruira, il m'apprendra une partie de ce qu'il sait si bien, il me dira les noms et les vertus des plantes élevées par ses soins. Je ne pouvais rencontrer un meilleur docteur *ès* sciences florales.

Je lui fais donc connaître ma situation désespérée. Il y compatit, car c'est bien le meilleur des hommes, le plus instruit des choses de son art – tout en étant aussi modeste que serviable.

Me voici donc devenu son disciple, ne lui demandant que de verser en moi un petit peu de son savoir, juste de quoi ne pas rester en affront, lors de ma comparution devant la Société d'horticulture de Picardie. Et alors, M. Laruelle se voue sans réserve à cette tâche ingrate de me faire distinguer une plante d'une autre plante… Y est-il parvenu ? Je crois qu'il conserve quelques doutes à cet égard.

Et, pourtant, M. Laruelle est un botaniste de grand mérite, et il a fait ses preuves. Pendant deux ans, jardinier au

service de la Ville de Paris, il est de ceux qui ont donné le premier coup de bêche dans le parc Monceau en attendant d'être attaché aux jardins de Meudon, puis au potager du parc de Versailles. Entré dans la magnifique propriété du baron James de Rothschild à Boulogne-sur-Seine, c'est là qu'il achève son apprentissage, pour devenir, à Compiègne, jardinier en chef du marquis de Laigle, dont les merveilleuses serres peuvent rivaliser avec celles du château.

C'est en 1877 que M. Laruelle est appelé à Amiens, où, depuis cette époque, il dirige, avec un goût si apprécié de tous, les plantations de la Ville. C'est lui qui a refait la Petite-Hotoie, ce charmant enclos aux arbres superbes, aux arbrisseaux et aux plantes remarquables par leur magnificence bu leur rareté, dont l'araucaria, le *Liquidambar gymnocladus*, l'orme *monumentalis*, le *Cedrela sinensis*, les *Bambusa simonii*... Vous voyez que, grâce aux leçons de mon éminent professeur, je puis au besoin employer les mots techniques ! C'est lui qui a si agréablement disposé le square Saint-Roch, où les chroniqueurs qui en plaisantent seront trop heureux de trouver un jour de la fraîcheur et de l'ombre. C'est lui qui a fait les plantations de platanes du boulevard Thiers, les quinconces de la Grande-Hotoie. À lui est due la création du square Saint-Denis, avec sa collection de palmiers, de bananiers d'Abyssinie, ses *Chamærops*, ses *Phœnix*, ses *Dracæna*, ses *Ficus ;* là, sous ses ordres, opèrent maintenant des aides intelligents, et non plus ces garçons-jardiniers, où plutôt ces maladroits figaros, qui rasaient les arbustes de si près que le printemps nouveau ne les voyait jamais refleurir ! Citerai-je encore les petits jardins dont M. Laruelle a modifié les mouvements, regazonné les pelouses, renouvelé les corbeilles ? N'est-ce pas lui qui, sous l'inspiration de M. Frédéric Petit, sacrifiant les marronniers mal venus des boulevards extérieurs, a fait à notre ville une quadruple ceinture d'arbres :

des platanes aux boulevards de Pont-Noyelles et de Châteaudun, des tilleuls de Hollande aux boulevards de Bapaume et de Dury, des tilleuls argentés au boulevard de Saint-Quentin, des sycomores au boulevard de Strasbourg, sans parler des peupliers d'Italie, dont la ramure ombrage la tombe des patriotes picards ?

Voilà l'œuvre de notre jardinier en chef, et il la continuera, il la complétera. Déjà, sous sa direction, le nouveau boulevard de Beauvillé se plante aux abords de l'hospice. Et ne suis-je pas l'interprète de la reconnaissance publique en décernant à M. Laruelle ces éloges si mérités ? D'ailleurs, je lui dois d'avoir pu apporter une note plus sérieuse dans cette lecture. Il m'a promené à travers les serres et les carrés de ce jardin, d'où il tire annuellement cinquante mille plantes, entre autres huit mille géraniums, qui servent à l'embellissement de nos squares. Il a feuilleté pour moi les pages de son volumineux répertoire de botanique. Il m'a parlé des *Sedum*, employés aux mosaïques des corbeilles, inutilisés avant lui. Il m'a dit qu'il planterait cette année sur les gazons de la Petite-Hotoie le *Nicotiana colossea* aux feuilles gigantesques. Comment ne pas devenir quelque peu savant avec un tel maître ! Ne m'a-t-il pas raconté maints faits curieux, relatifs à certaines plantes : ces fraxinelles, couvertes d'une matière résineuse, que l'on peut enflammer sans qu'elles en souffrent ; ces *Hedysarum gyrans*, dont les feuilles se meuvent comme des bras de télégraphe pendant la saison chaude ; ces dionées, qui se referment sur les insectes ; ces *Momordica elaterium*, de vraies gamines, lançant un jet d'eau à la figure de qui les touche ; ces *Vallisneria spiralis*, qui viennent déposer leurs œufs à la surface des eaux et les reprennent pour les couver dans les profondeurs aquatiques ? Ne m'a-t-il pas narré le roman de ces fleurs des deux sexes, qui ont le même domicile conjugal, je veux dire la même corolle ? Et

ces histoires extraordinaires de plantes, ces *Caladium colocasia odora* du Brésil, aux longs pétioles, qui paralysent la langue rien qu'à leur contact ! Et ce *Mimosa pudica*, dont le regard d'une femme suffit à faner la fleur, pour peu que cette femme ait sur la conscience la plus vénielle des fautes ! Mais, rassurez-vous, Mesdames, il n'y a pas ici une seule de ces sensitives révélatrices. Et, d'ailleurs, j'en suis sûr, vous êtes si parfaites que le *Mimosa pudica* pourrait supporter vos regards… Sans se faner !

Telles sont les études que j'ai poursuivies sous la direction de M. Lamelle, et je puis vous dire de sa part que, malgré les rigueurs de l'hiver, ses plantes ont résisté aux caprices du thermomètre, sauf quelques rosiers-thé, et certains arbustes à feuilles persistantes qui ne persisteront pas, tels les *Aucuba*, les *Cotoneaster* et l'*Eriobotrya japonica*.

*

Vous le comprenez, Mesdames et Messieurs, lorsqu'on est capable de prononcer les noms de ces végétaux, c'est qu'on est déjà d'une jolie force en botanique. J'avais donc le droit de me croire un savant lorsque je quittai l'hospitalière demeure de M. Laruelle. Aussi, en revenant par la ville, avais-je une tout autre allure. L'ami Gand lui-même ne m'aurait pas reconnu. Au lieu d'être absorbé dans les combinaisons fantaisistes des *Voyages extraordinaires*, je portais la tête haute, je regardais les arbres comme de vieux amis, je saluais les plantes comme de vieilles connaissances. Je les appelais par leurs noms invraisemblables. À l'une je disais : « Toi, tu donneras des fleurs en mai ! » À l'autre : « Toi, tu donneras des fruits en septembre ! » À toutes : « Bonjour,

bonjour, petit ! Bonjour, petite ! » J'étais métamorphosé, et je me proposais bien d'étonner M. Auguste Dewailly, lorsque nous retournerions ensemble à sa ferme.

Cela arriva trois jours après. Mon aimable compagnon s'aperçut-il qu'il y avait quelque changement dans mon attitude, que je parlais des végétaux et de la végétation avec un aplomb non moins singulier ? Pour moi, cela ne fait pas de doute. Je ne pouvais me contenir. Le savoir me débordait, comme un bachelier fraîchement approvisionné de boules blanches[6]. J'en aurais remontré à Théophraste, à Pline, à Dioscoride, les plus célèbres botanophiles de l'Antiquité.

Et voilà qu'en descendant la route de Saint-Fuscien, je désigne un des arbres de la rangée de droite, disant :

— Hein, Monsieur Dewailly, quel beau platane !

— Un platane ! me répond-il.

Et, souriant de ce bon sourire qui lui plisse les joues jusqu'aux yeux :

— Je ne voudrais pas vous faire de la peine, ajoute-t-il, mais ce n'est pas un platane…

— Et qu'est-ce donc alors ?

— Un orme ! Tout simplement un orme !

---

[6] Au baccalauréat, à l'époque, une boule blanche de l'examinateur signifiait un avis favorable et une noire, un avis défavorable. Une boule rouge signifiait une abstention. Les notations sont venues plus tard.

Je retombai au fond de la voiture, anéanti. C'est donc là le résultat de M. Laruelle ! À la première occasion, je ne manque pas de dire une sottise ! Ah ! Au diable les arbres, les plantes, les végétaux de toutes sortes ! Au diable la déesse Flore et la florimanie ! Si nous revenions aux temps mythologiques, ce n'est pas moi qui referais les miracles des dieux de l'Olympe ! Ce n'est pas moi qui changerais la nymphe Daphné en laurier, et la nymphe Clytie en tournesol ! Non ! Trop de fleurs, déjà ! Trop de fleurs !

*

Tel est, Mesdames et Messieurs, l'homme qui se présente devant vous dans tout le ridicule de son incompétence. Le 22 février 1891, date fatale, est arrivé. Ce matin même, la Société d'horticulture a bien voulu m'envoyer quelques plantes de grande valeur, et je l'en remercie…

Mais je n'ai pas même osé les regarder, car il me semblait qu'elles allaient me crier : « Tu ne sais pas notre nom ! Tu ne sais pas notre nom ! » Et maintenant, me voici dans cette salle de la mairie, sur une estrade, en tenue, cravate blanche et habit noir, aussi correct qu'embarrassé ! Ah ! Avant de commencer cette lecture, que n'ai-je mordu aux pétioles du *Caladium colocasia odora !* Ma langue aurait été paralysée, je n'aurais pu prendre la parole, et je n'aurais pas vu ce qui n'est que trop visible : les dames me regardant avec compassion, les hommes avec dédain, le docteur Richer avec malice, M. Laruelle avec désappointement, M. Decaix-Matifas avec le regret de m'avoir confié cette causerie, Monsieur le maire avec le souci de ce qui peut arriver de désa-

gréable à un membre de son conseil municipal, M. Allain-Targé, enfin, avec l'indignation trop justifiée de voir une assemblée qu'il préside compromise par les bévues d'un ignorant. Et cela en présence de cette Société d'horticulture de Picardie, dont l'importance grandit chaque jour et qui s'affirme par ses succès continus dans les expositions départementales et nationales ! Vous avez pu en juger en écoutant l'élégant discours de Monsieur le préfet et l'intéressant rapport de M. Lefebvre, si justement applaudis dans cette séance ! Tandis que moi, pendant une demi-heure, moi, élève indigne de MM. Dewailly et Laruelle, je n'aurai parlé que pour ne rien dire !

Mesdames et Messieurs, tout cela, c'est la faute de notre mère Ève. À l'époque où la Bible la fait vivre, qu'était le Paradis terrestre ? Un beau jardin de la Mésopotamie, entre le Tigre et l'Euphrate, où poussaient des végétaux que ne décorait encore aucun nom scientifico-barbare. Adam en était le jardinier en chef ; mais le pauvre homme n'a pas eu la main heureuse pour ses plantations ! En effet, dans ce jardin, il y avait des arbres à fruits, parmi ces arbres à fruits, des pommiers, sur ces pommiers des pommes, et peut-être, Mesdames, trouverez-vous tout naturel que votre gourmande de grand-mère en ait croqué une de ses jolies dents. Cependant, c'est de là, vous le savez, que nous sont arrivés tous les maux sublunaires, tous les désagréments terrestres ! Et en est-il un plus grand que celui d'être venu un beau dimanche s'enfermer dans cette salle, moi pour vous parler de ce que je ne savais pas, et vous pour m'entendre !

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

https://ebooks-bnr.com/

en décembre 2022.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Anne V., Marie, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Verne, Jules, *Trop de fleurs !*, Paris, Les Éditions du Sonneur, 2012. D'autres éditions ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page, *Lilas sur le volet*, a été prise par Anne van de Perre.

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.